

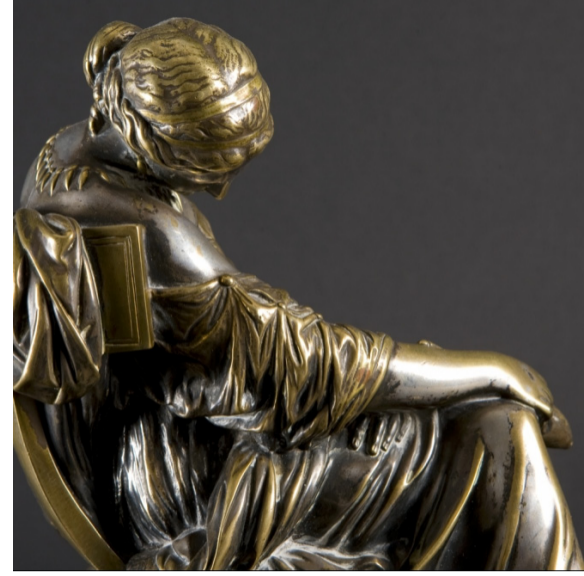
Economie : le canal Saint-Martin

Le canal apportait non seulement de l'eau potable à la ville, mais aussi des marchandises et des matériaux de construction. Deux ports principaux furent aménagés : l'Arsenal et le bassin de la Villette. Profitant d'une population bon marché qui arrivait de la campagne, les industriels organisèrent, le long des quais, des centaines d'ateliers. Les folies, petites maisons basses, étaient rachetées par des fondeurs, des menuisiers, des verriers qui, dans les jardins, élevaient des hangars en bois. Les ouvriers étaient logés le plus souvent sous les toits des usines, dans des conditions difficiles.

La maison Barbedienne (extraits- par Jeannine Christophe le 26/01/2009 @ 16:50

C'était le phare du canal Saint-Martin, cette immense cheminée de briques rouges crachant un épais panache de fumée noire qui matérialisait de bien loin la fonderie du bronzier d'art Ferdinand Barbedienne (1810-1892).

Aujourd'hui plus rien ne laisse deviner l'immense activité de ses ateliers du 63, rue de Lancry, seul reste pour témoigner de l'existence en ce lieu du creuset d'où sortirent dès 1841 quelques unes des plus belles oeuvres d'art en bronze du 19e siècle, un immeuble cossu post-haussmannien marqué en son fronton du sceau des Barbedienne et indiquant « fonderie Leblanc-Barbedienne, 1838-1895 ».



La rencontre de deux autodidactes

Ferdinand Barbedienne, venu à pied de sa Normandie natale à Paris à l'âge de 12 ans, s'installe d'abord comme ouvrier-sellier, puis papetier. Il ouvre à 23 ans sa propre boutique de papiers peints au 30, boulevard Poissonnière (qui restera toujours le siège social de la fonderie). En 1836, il fait la connaissance du mécanicien Achille Collas qui lui présente son invention : une machine à réduire et reproduire la sculpture en trois dimensions, sur le principe du diagrafhe et du pantographe.

Ils s'associent et Barbedienne fonde son entreprise en 1838 (d'où la date inscrite sur l'immeuble). Il va devenir l'un des plus grands spécialistes des « bronzes d'édition » aux tirages illimités qui inondent de statuettes en bronze les appartements bourgeois.

La première statue réduite par Barbedienne est la Vénus de Milo, elle orne d'abord les devantures des magasins puis gagne les cheminées des appartements, alors la « statuemanie » ambiante l'entraîne à réduire de nombreuses oeuvres de l'Antiquité et de la Renaissance dans le format souhaité par la clientèle, cela va de l'Enlèvement de Proserpine aux Chevaux de Marly en passant par le Moïse de Michel-Ange. La demande se faisant de plus en plus pressante, il décide ensuite de « vulgariser » les chefs-d'oeuvre de la sculpture moderne.

Il s'adresse donc aux sculpteurs vivants et leur propose - tout en leur laissant la propriété de leurs oeuvres - d'exécuter à ses frais, des réductions qu'il vendra en leur assurant une redevance sur le produit net. Le premier contrat d'édition est signé avec Rude le 22 mars 1843. Suivront de très nombreux sculpteurs : David d'Angers, Barye, Barrias, etc. avec lesquels il conclut des contrats pour une ou plusieurs oeuvres ou encore pour leur production complète, soit à vie, soit pour une durée limitée. En un quart de siècle, il distribue ainsi aux artistes dont il reproduit les oeuvres, une somme de près d'un million et demi de francs. Il publie des catalogues commerciaux où plus de 1 200 pièces (copies de bronzes anciens ou tirages contemporains) sont présentées en plusieurs dimensions de 10 à 95 cm, sans oublier les pendules, les luminaires, les bronzes d'ameublement, les garnitures de cheminées, etc.

Ainsi fut-il chargé de 1850 à 1854 de tout l'ameublement des salons de l'Hôtel de Ville de Paris. C'est de la fonderie Barbedienne que sortent également des statues d'hommes célèbres : Henri IV sur le Pont-neuf, Chateaubriand, Hugo, Lamartine, Balzac, Mozart enfant, de héros nationaux : Jeanne d'Arc et le maréchal Ney, mais aussi des scènes de genre : un jeune pêcheur assis sur le rivage, une paysanne qui porte son dernier-né, une danseuse célèbre.

La production, quelques temps interrompue par la guerre de 1870, au cours de laquelle il met sa fonderie au service de la patrie en fournissant 70 canons pour la Défense nationale, reprend une fois la paix revenue. Il exporte ses fabrications à l'étranger où il installe des bureaux.

Lorsqu'il meurt, le 21 mars 1892, plus de 600 ouvriers s'activaient rue de Lancry. Considéré comme « Une gloire nationale ayant porté très haut l'éclat de notre industrie dans tous les concours internationaux (25 médailles aux grandes expositions de 1851 à 1889) et ayant poussé à l'extrême le sens de la traduction du beau », il est inhumé au Père-Lachaise avec des funérailles quasi nationales.

Gustave Leblanc, son neveu et associé, lui succède sous le nom de Leblanc-Barbedienne. Il signe avec Rodin un contrat d'édition d'exclusivité de 20 ans pour l'Éternel Printemps et le Baiser. Il exécute également en 1895 la fonte de la première épreuve des Bourgeois de Calais. L'entreprise connaît toujours autant de succès. Elle dispose d'agences aux États-Unis, en Grande-Bretagne et ouvre une succursale à Berlin en 1913. Après la guerre, pendant laquelle les ateliers sont en partie détruits par la grosse Bertha, la maison travaille notamment pour des monuments commémoratifs et réalise d'innombrables oeuvres.